

Je viens de terminer le dernier roman de Pierre Germain Dabraville : " Les vagues finissent toujours par se briser ". Cet auteur a écrit plusieurs livres dont le dernier est " être demain....peut être ou pas ". Il aurait mieux fait de s' arrêter sur le " pas " car ce nouveau livre est long comme un jour sans pain. Que ne devait-il pas tirer le diable par la queue pour faire un tel roman, si insipide et niais ? Il s' est démené tout au long de son histoire comme un diable dans un bénitier mais rien n' y fait. Ça ne casse pas trois pattes à un canard. Il s' est comme d'habitude regarder le nombril, cet ours mal léché et vaniteux.

Sur le bateau, son héros, le beau Mario, durant les longues soirées d'hiver fait le matamore, fier comme Artaban, ou plutôt comme un pou, roule des mécaniques en monopolisant toutes les conversations avec ses exploits. Quand arrive la tempête ce couard de Mario avec son sang de navet pleure comme le chien de Jean de Nivelle et s'enfuit se confiner dans la cale. Les autres prennent le mors aux dents pour sauver le bateau. Mais les vagues finissent toujours par se briser.

Pour ma part, j'espère que ce sera à la saint Glinglin qu'il nous en éructera un autre car hélas et comme d' habitude, il sera sur toutes les ondes : il est à la mode et tous ces moutons de Panurge le regarderont béatement. Une fois de plus, ce sera pour lui l'occasion de faire le beau et se pavaner comme un paon.

Françoise B. rf.boghos@gmail.com

Le dernier roman de Pierre-Germain Dabraville est un roman noir dans lequel le personnage principal, Pierre Duffaut, fait le triste bilan de la condition humaine. (On avait déjà ressenti son profond pessimisme dans son précédent ouvrage : " Être demain....peut - être ou pas ").

Le titre lui - même illustre le désespoir de son auteur : quoique nous fassions " Les vagues finissent toujours par se briser ", métaphore sublime pour signifier aux hommes que, quoiqu' ils entreprennent, ils finiront toujours par mourir. Et pourtant, ce Pierre Duffaut ne reste pas à quai, il prend le large, il quitte le port, il sillonne toutes les mers du globe !

Il franchit le passage du Fromveur, devant Ouessant, sur un petit bateau de pêcheur, après avoir enlevé la fille du notaire que la bonne bourgeoisie lui refusait. (La scène où ils font l' amour en pleine tempête est une pièce d' anthologie de la littérature érotique, vécue et écrite avec vigueurs, avec un "s", s' il vous plaît à vigueur.....)

Fuyant le service militaire, il se retrouve matelot sur un paquebot philippin. (Quel magnifique passage que celui où il est obligé de se prostituer pour avoir accès au seul repas journalier qu' on veut bien lui accorder !).

Il est encore pirate au large de l' Afrique de l' Est. (Le chapitre qui décrit la façon dont ces barbares violent les femmes qu'ils enlèvent atteint les sommets de la pornographie littéraire !)

On le retrouve trafiquant d' opium au milieu de la Baie d' Along, jouant à cache-cache avec les garde-côtes. (Attention âmes sensibles s'abstenir, quand il détaille le haut niveau des tortures qui sont pratiquées par la mafia vietnamienne, avec un sadisme chirurgical à faire tomber dans les pommes tous les lecteurs d'Inrockama et de Téléruptible réunis, pourtant friands de récits où la déviance n'a d'égale que le snobisme de leur mondanité surannée !).

Skipper de bobos argentés en quête d' exotisme qui vomissent leurs canapés de caviar au premier coup de vent, mécanicien couvert de gasoil aux fins fonds des cales d' un transatlantique qui vibre de toutes ses tôles, comme j' ai vibré à la lecture de ce roman, pêcheur de morue au bout du bout de l' Alaska, là où le froid, le sel et la violence des hommes et des éléments, vous réduisent à l' état animal. (Le passage au cours duquel Pierre Duffaut se coupe un doigt coincé dans un cabestan pour se dégager est d' un réalisme poignant).

Vous l' avez compris : cet homme est un génie et nul mieux que lui, même pas Victor Hula ou Émile Zogo, est capable de nous emmener au plus profond de nous, plus loin que le cerveau, plus loin que l' âme, dans le tréfonds de nous - mêmes, où sont enfouies toutes nos pulsions sadiques, pornographiques, meurtrières....lui seul, sait si bien les mettre à jour.

Ce livre devrait être distribué à la sortie de toutes les églises, les mosquées, les temples, les synagogues, les universités, les théâtres et les cinémas pour que tous les individus prennent, enfin, conscience de la vraie nature humaine.

Si un Dieu existe, PGD est son premier disciple !

Philippe bled.philippe@gmail.com

Comme cela arrive parfois, la rédaction est divisée sur le nouveau roman de PGD. Aussi, j'ai choisi de publier les deux critiques les plus antagonistes pour que vous disposiez chers lecteurs de tous les éléments.

Jules Dupuis - Rédacteur en chef

Brillant ! Brillant est le mot qui me vient alors que je referme le dernier PGD. Brillant dans la forme, brillant dans le fond, brillant de mille feux dans un paysage littéraire qui semble tout à coup bien médiocre.

Nous suivons Pierre dans sa quête de sens avec une frénétique gourmandise. Sa rencontre avec ELLE, subtile image d'un idéal de vie, sa passion flamboyante pour ELLE transcendée par une réalité érotique aussi obscène que mystique.

Chemin initiatique qui nous fait traverser les océans, le désert de Gobi, l'Inde grouillante et la Chine laborieuse, le Japon, immense hospice de soins palliatifs pour une grandeur devenue poussière, les Etats-Unis, cloaque néo-libéral, tourbillon d'effondrements, fin du monde, apocalypse d'où ELLE renaît mille fois plus belle.

Les vagues finissent toujours par se briser et Pierre-Germain Dabraville n'est pas un écrivain, mais le démiurge d'un monde aux contours incertains !

Paolo Sirrand-Verney Rédacteur en chef adjoint

Comment dire... Ou plutôt... Peut-on dire quelque chose de rien ?

La sottise crasse de ce périple aussi ridicule que caricatural laisse sans voix. Un Japon ridiculisé, un regard profondément raciste sur la Chine, une ignorance abyssale de la culture indienne...

Et puis, cerise sur le gâteau avarié, ELLE, la gourdasse à gros seins ! ELLE, l'amour absolu, l'aboutissement d'une vie et autres fariboles de poèmes adolescents mal troussés.

Ce n'est pas un roman, c'est une blague !

Si les vagues finissent toujours par se briser, les blagues finissent toujours par nous les briser !

Sonia Mir - Rubrique littérature

JLuc

Les vagues finissent toujours par se briser, P-G
Dabraville (Maligard-2020)

Au sommet de sa gloire Pio, 28 ans, acteur fétiche du réalisateur en vogue Théodore Rosmont, est, un soir, au sortir d'une journée de tournage particulièrement épuisante (et riche en cocaïne), percuté de plein fouet par un scooter Vespa, celui de Marianne, femme de ménage. Grace à cette rencontre inattendue mais opportune, Pio et Marianne, que tout séparait, deviennent amants. Au contact de la douce et sage Marianne Pio entame un travail de fond sur qui il est vraiment, comment vaincre ses démons et les vraies valeurs de la vie. Il découvre que l'alcool, les drogues et les fêtes c'est nul mais que l'amour, les films du dimanche soir à la télévision et les vacances en camping en Lozère font de lui un homme dont il n'a plus peur...

Le nouveau torchon de Pierre-Germain Dabraville est à la hauteur de nos espérances en termes de médiocrité. *Etre demain...Peut-être ou pas* nous avait déjà profondément agacés. *Les vagues finissent toujours par se briser* nous les brisent surtout, à nous. Un sujet usé jusqu'au trognon, des personnages insipides et caricaturaux, un style lourd... Qui peut encore se dire choqué à la lecture des longues descriptions de fêtes décadentes? Le précédent ouvrage de PGD en était cafi, jusqu'à l'overdose, non pour les personnages mais pour le lecteur lui même. Mais comme cela avait été payant, Dabraville nous sert la même soupe au vomit et à la merde sur un tiers de l'ouvrage, soit 127 pages. Toutefois, bien que sans intérêt aucun, c'est sans nul doute possible la meilleure partie du roman. Le reste, soit environ 250 pages, qui se veut une sorte de manuel de développement personnel, est un ramassis d'idées toutes faites, de conseils pour instagrameuses en manque de neurones et de comédie romantico débile. Ça n'est plus la puanteur du vomit des mondains du 9ème arrondissement de Paris qui accompagne votre lecture mais bien celle de votre propre dégueulis, seule réaction qui ait du sens à la lecture de ces lignes.

Philippe Fornioux, Valeurs Actuelles.

Maud

Lettre ouverte à Monsieur Dabraville

Monsieur,

Votre dernier roman « les vagues finissent toujours par se briser » ne pouvait être mieux nommé. Vous surfez depuis des années et de livre en livre sur la vague de l'imposture et vous vous briserez sur le roc de la dure vérité littéraire.

On vous adule, on vous vénère ; il est de bon ton de crier au prodige quand il n'est dans vos romans que banalités élevées au pinacle de la vanité.

Je suis conscient que plus mes propos sont incriminants, plus vous en tirerez gloire, tant le monde de l'édition, et la maison Maligard notamment, profite de toute controverse pour faire du chiffre de vente.

Aussi, je ne vous ferai pas l'honneur d'un plus long éloge. Votre fatuité n'a d'égale que la longueur de vos filasses de cheveux et celle de vos phrases filandreuses.

Veuillez agréer, monsieur, l'expression du profond mépris d'un critique littéraire qui ne confond pas génie de la provocation et génie des lettres.

Jean-Pierre.

J'ai lu trois fois le début de LES VAGUES FINISSENT TOUJOURS PAR SE BRISER de Pierre-Germain Dabraville. Chaque fois je me suis arrêté vers la page trente. Rien compris, du charabia, incohérent, illisible. J'étais déjà étonné que son roman précédent ETRE DEMAIN... PEUT-ÊTRE OU PAS atteigne 250 000 exemplaires. Je dis bien exemplaires, pas lecteurs. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui avait vraiment lu le livre, à part des gourous incorrigibles qui proclament : « Le nouveau Houellebecq est arrivé », ou des soi-disant intellos d'avant-garde qui exposeront ce livre bien visiblement dans les étagères de leur bibliothèque. Je recommande de ne pas dépenser trente euros pour un bouquin qui finira comme ramasse-poussière sur vos tables de nuit. Cette vague Dabraville va se briser très vite aux rivages de l'océan des écrivains oubliés peut-être demain ou plus tôt.

Dietmar

Je viens de dévorer le dernier livre de PGD d'une seule traite mais je ne regrette pas ma nuit blanche. Cet écrivain confirme son génie dans ce deuxième roman après nous avoir mis l'eau à la bouche dans son premier.

Je ne résiste pas au plaisir de vous citer quelques passages qui m'ont semblé emblématiques de son art! Le mot n'est pas trop fort.

«le petit ru né dans la montagne va se jeter dans le torrent qui serpente jusqu'à la vallée pour se jeter dans la rivière au bas de la colline, cette dernière va continuer son chemin jusqu'à rejoindre le grand fleuve qui lui va poursuivre sa route jusqu'à la mer. Mais la mer où va-t-elle? »

ou cet autre passage tout aussi lumineux : » Le petit sentier tracé par le passage répété des moutons va se poursuivre par un chemin en terre puis à l'approche du village se transformer en route départementale, pour devenir route nationale jusqu'à l'autoroute qui va nous mener, lui aussi jusqu'à la mer ou l'océan, voie sans issue. Que faire ? »

Je ne résiste pas à la gourmandise de vous citer un dernier passage : «Regardez le ciel, que voyez-vous? Des nuages qui se déplacent, les petits tout ronds tout blancs sautillent, ils semblent jouer à se courir après, d'autres plus importants semblent presser et doublent les premiers, suivis par les gros nuages gris, les anciens qui vont au pas de sénateurs. Observez les : Ils vont toujours de gauche à droite. Vous êtes-vous demandés pourquoi?

Bien sûr impossible de résumer cet ouvrage qui, à partir d'observations toutes simples posent des questions métaphysiques essentielles. Je passerai sous silence son côté provocateur ou transgressif qui me semble tout à fait inutile et secondaire.

Précipitez-vous chez votre libraire dès qu'il aura réouvert pour acheter son livre, vous ne le regretterez pas!

Olympe , critique littéraire confinée

Alors que je me remettais à peine de son précédent livre "*Etre demain... peut-être ou pas !*" (le simple fait d'écrire ce titre me donne la nausée) mon employeur me demande de recommencer l'exercice pour son nouveau roman "*Les vagues finissent toujours par se briser*". Veut-il ma mort ?

Ces deux « œuvres » sont de Pierre-Germain Dabraville, le nouvel auteur à la mode, que les magazines pseudo culturels mettent sur un piédestal. Si son précédent livre était une autobiographie fictionnelle celui-ci se veut une autobiographie semi fictionnelle. On peut donc s'attendre à ce qu'il se révèle un peu plus.

L'histoire, s'il y en a une, peut se résumer ainsi :

L'auteur profite d'une soirée au coin du feu avec sa fille dans leur maison familiale à Brest pour lui dévoiler toute sa vie, même ses secrets les plus intimes. Ce sentiment nostalgique s'explique par le fait que depuis qu'il est devenu célèbre et riche quelque chose s'est brisé en lui et il sait que tout est éphémère.

Le titre paraît moins joyeux que le précédent et je m'attendais à un format disons plus classique que ce qu'il avait pu nous faire dans le 1^{er} livre. Malheureusement il continue à écrire dans un style « Dabravillois » c'est-à-dire un mélange de moderne, en abrégé intégrant de l'argot que seuls les ados peuvent comprendre pour glisser dans la même phrase des expressions vieillottes et désuètes. Eg : « *j'ai collé, il m'a snappé dans un post avec Coralie alors qu'on se suçait la pomme* ».

Ce mélange des genres, sans logique aucune, a le don de m'irriter et j'ai le plus grand mal à poursuivre la lecture. Etant donné qu'il en va de ma survie et que je suis payé pour ce travail, je continue tant bien que mal la laborieuse marche à travers ce marais dont je ne vois pas la sortie.

Je passe outre cette maltraitance de la langue mais ce n'est que pour me confronter à une organisation désastreuse du récit, avec des retours en arrière beaucoup trop nombreux qui me font perdre le fil de l'histoire. Je suis à cet instant comme Frodon dans le Marais des Morts de la Terre du Milieu, attiré dans un vide sombre et fantomatique. Et je ne peux pas m'en sortir. Il faut pourtant avancer...

Le reste est tout aussi indigeste et je ne vois pas l'intérêt de commenter la fin de l'œuvre. J'espère pour mon bien être psychologique, celui de l'humanité, celui de la langue française et enfin pour celui de la littérature que Pierre-Germain Dabraville en aura marre du succès et n'écrira plus pendant un bon moment.

Sarah sarahroudil@gmail.com

Pierre-Germain Dabraville a encore sévit. Porté aux nues par un aréopage de bobos parisiens en mal de sensations, il nous livre dans son dernier brulot «les vagues finissent toujours par se briser» aux Editions Maligard, une apologie de la «non-admiration». PGD nous présente ici une thèse selon laquelle, « Admiration » serait un vieux reste de l'époque monarchique. « Admiration » signifierait que nous avons besoin de « Maîtres », à penser, à faire, à être ; que cela ferait de nous de piètres imitateurs, au mieux des suiveurs lobotomisés. Plus loin dans sa rédaction, il insinue que l'admiration ne peut être qu'à visée prédatrice ; « admirer » signifierait alors vouloir s'octroyer les qualités, le statut, le physique de cet Autre afin de s'en affubler et par là même renforcer son narcissisme, tout en vidant l'Autre de sa substance. Et l'envie point son nez derrière ces lignes... Est-ce une surprise pour cet individu qui, non content après les ventes de son avant dernier livre « Etre demain... peut-être ou pas » dont les ventes se sont montées à deux cent cinquante mille exemplaires, a attaqué violemment pour plagiat l'ouvrage de son collègue Yuval Noah Harari, « Sapiens » : une brève histoire de l'humanité, vendu à 8 millions d'exemplaires. « Sapiens » paru en 2011, « les vagues finissent toujours par se briser » en 2020, deux dates qui parlent à elles seules de l'outrecuidance du personnage, de son non respect de la temporalité. Certains crient au génie devant cette prise de liberté venant flirter avec l'incohérence : « Quel homme, affranchi des limites bourgeoises ! ». Selon nous, il apparaît plutôt que Pierre-Germain Dabraville aurait oublié, au cours de son développement, pour tenter de convaincre ou tout au moins d'apporter un peu de profondeur à son texte, de présenter à ses lecteurs une antithèse et une synthèse. L'anarchie dans la défense de ses arguments est affligeante. Pourtant, nul doute, que le livre aura ses défenseurs et c'est tant mieux ; la liberté de pensée, de dire, d'écrire existe encore dans notre pays quoi qu'en disent ceux qui préfèrent jouer les Cassandre et s'en remettre à l'oracle d'une divinité contestable uniquement légitimée par son art de maîtriser le propos opportuniste, dans une société qui ne l'est pas moins.

Cher Monsieur Pierre-Germain Dabraville, puis-je m'inspirer de votre culot et vous suggérer comme prochain thème pour un de vos livres celui du bouc-émissaire ou le « *c'est pas moi c'est l'autre* » ?

Je vous jette mon gant.

V. Richard Dantec

Pierre-Germain Dabraville : *Les vagues finissent toujours par se briser*, Éditions Maligard, avril 2020, 180p, 21 €

Résumé et critique

Ne vous trompez pas, même si le titre vous laisse rêver, le dernier roman de Pierre-Germain Dabraville est une descente dans l'imaginaire torride et sadique de l'auteur. Élevé par des parents anthroposophiques, adeptes des préceptes de Rudolf Steiner, dans un village isolé des montagnes suisses, Dabraville, précoce et solitaire, n'avait droit à aucune fréquentation, que les plantes et les animaux dans les forêts autour. Pas de mer, pas de plages, pas de glaces ni barbes à papa meublaient ses vacances estivales. Il a donc grandi avec une haine pour autrui, un désir de vengeance tellement fort et aveuglant qu'il ne voyait pas qu'il était écrivain médiocre, pédant et suffisant.

Les vagues finissent toujours par se briser nous amène donc dans un monde imaginaire. Les plaques tectoniques ont fini leur œuvre, le sous-continent indien est enfin libéré du reste de l'Asie. Comme un *ice-berg*, il flotte dans l'océan, une gigantesque plaque de verre cristallisé. Sur les plages, des millions d'*Intouchables* patientent, seaux à la main. Les vagues se brisent, s'éclatent dans des milliards de morceaux de cristaux. L'image est belle, on imagine des nuages de verre incandescents s'envoler, tel des papillons, dans le ciel. Hommes, femmes, enfants, en haillons, pieds nus, chargent au même temps vers les dunes de verre empilé. Ils remplissent leurs seaux, des conteneurs de fortune, et ils saignent, oui, ils saignent. Le verre les coupe, ils n'ont pas de protection. Ils tombent. Le sang ruisselle sur le sable. D'autres *Intouchables* les repoussent, leur marchent dessus. Il faut à tout prix ramasser ce verre, un diamant brisé en mille éclats. Une autre vague arrive, soudainement et trop vite, plus haut encore que le premier.

Je ne vous raconte pas la fin, je vous ai déjà assez dit. Si vous êtes fan de fantastique, mélangé au réalisme social, cet œuvre est pour vous. Si vous êtes frileux, âme sensible et friand de *happy-ends* ou des sentiments *feel-good*, je vous le déconseille. Tout de même, Dabraville a du talent, et son univers est loin d'être banal. À découvrir.

Wendy

Malgré le titre d'une médiocrité confondante, quelle ne fut pas ma surprise en refermant le dernier livre de celui qu'on ne présente plus ; Pierre-Germain Dabraville (PGD pour les intimes).

J'avais écrit il y a deux ans, dans ces mêmes colonnes, une critique acerbe de son roman *Etre demain... peut-être ou pas !* que je n'avais pas hésité à classer parmi les pires romans de ces dix dernières années.

Je vous laisse donc imaginer l'état d'esprit dans lequel j'étais lorsque j'ai commencé la lecture de sa nouvelle fiction qui nous plonge cette fois dans un monde fantasque et surréaliste duquel le héros (le génial Martineau) tente désespérément de fuir.

Je n'en dirais pas plus ici pour ne rien divulguer mais si nous pouvons au moins lui reconnaître une qualité, que l'on ait aimé ou non *Les vagues*, c'est assurément celle de savoir nous surprendre.

A l'inverse de sa dernière œuvre qui ne cessait d'enfoncer des portes bien assez ouvertes dans un style plus que douteux, ce nouveau récit cherche à rendre sur-visible (jusqu'à l'absurde) ce que la société considère, à tort, comme insignifiant.

Martineau, dont ne nous connaissons que très peu de choses hormis cette maladie « *très particulière (...) et que ma mère avait appelé la knouk* » va se retrouver emporter dans des aventures toutes plus folles les unes que les autres. Voyages géographiques autant que philosophiques, on appréciera un Dabraville qui n'a pas peur de faire la part belle au « récit d'aventure » trop souvent remis au rang de sous-genre.

Sans pousser trop loin la comparaison avec le génie du genre qu'était Joseph Conrad, on retrouvera malgré tout quelque chose d'Almayer et de sa folie chez notre protagoniste.

Je conseille donc vivement à ses fans mais aussi (et surtout) à ses détracteurs de courir acheter ce livre car, s'il n'avait pas su vous convaincre par le passé, il s'est admirablement rattrapé aujourd'hui avec *Les Vagues finissent toujours par se briser*.

Léonie Saulmes.

En cette période de confinement, je vous conseille de découvrir le dernier roman de PG DABRAVILLE ...

Beaucoup de fraîcheur et du sang neuf dans ce petit bijou qui nous transporte dans un univers dense et décalé.

Au fil des pages, nous voici emportés dans une intrigue habilement déroulée jusqu'au dénouement.

L'histoire se passe à Alexandrie et retrace la vie de trois garçons tout au long du 20^{ème} siècle. Ces amis d'enfance vont connaître des destinées bien différentes à travers des péripéties qui nous font découvrir un autre monde, foisonnant de personnages étonnants. Les mystères de l'Orient, et ses légendes, nous emportent loin de nos vies souvent conventionnelles et bien tracées et nous font parfois douter de certaines de nos croyances et de nos valeurs...

L'auteur nous fait comprendre son profond attachement pour ce pays tant par les descriptions d'une nature somptueuse et sauvage que par celles des personnages fiers et imprévisibles marqués chacun à leur façon par leur culture et leur éducation. Au-delà du simple dépaysement, la solide documentation des faits historiques, politiques, sociaux tout au long de ce demi-siècle nous font revivre un chapitre d'une histoire peu connue ou un peu oubliée avec autant de lyrisme que de réalisme. Le style très personnel de l'auteur s'allie à une grande fluidité de l'écriture et nous parcourons avec les protagonistes les ruelles ombreuses, les marchés colorés, les plages et les déserts aveuglants. Beaucoup de sensibilité dans la peinture des personnages avec lesquels nous pouvons trembler, espérer, pleurer parfois...J'ai fermé ce livre à regret (800 pages tout de même !) Comme au sortir d'un rêve.

Beaucoup de poésie dans cette leçon de vie et un désir « d'ailleurs » et de voyages ...même pour constater que partout dans le monde les hommes ont la même quête !

A lire absolument !

Grives

Jean-Marie, un jeune écrivain sans succès vient d'hériter de la fortune colossale de son grand-oncle .Il décide de « faire sa vie » ou plus exactement de ne plus retenir ses désirs et de retrouver enfin les plaisirs de SA VIE :

A bas les règles , le qu'en dira -t-on, la civilisation en quelque sorte, le progrès, qui privent l'homme de ses plaisirs primaires et merveilleux . Pour Jean-Marie la pédophilie apaise les besoins de l'enfant, une femme violée est consentante dans son subconscient...

Il rédige ses besoins, ses jouissances dans ses nouveaux livres qui se vendent par milliers..jusqu'au jour où Jean reconnaît Jean-Marie par hasard alors qu'un ami lui vante le nouveau livre qu'on vient de lui offrir...

PG.D nous fait découvrir les tumultes qui vont suivre dans une orgie qui peut vous faire vomir ...

Giroflée

Le Pierre-Germain Dabraville nouveau est arrivé ! Et encore une fois, ça fait mal au gosier. « Les vagues finissent toujours par se briser », aux éditions Malignard, ressemble exactement à son propre pastiche. Histoire emmêlée, réflexions sur le temps, style faussement clinique, c'est simple, si un atelier d'écriture s'amuse à copier le style de PGD, il y arriverait sans problème.

« Une fille. Un Oubli.

Une petite fille, sur l'écume.

Le jour d'avant aussi.

Hume. »

Une petite fille donc, dont on ne sait rien, se met à oublier ses plus beaux souvenirs. Il va nous faire pleurer déjà. Mais peu à peu, la petite fille oublie qu'elle oublie. Et oui c'est ça l'astuce ! L'astuce des gens médiocres, des gens sans talents, des gens obligés de nous dire que c'est compliqué le labyrinthe de la vie, pour nous faire croire que leur bouquin est d'autant plus profond !

Mais le pompon arrive dans le dernier tiers du livre, lorsque la fille finit par oublier d'oublier, autrement dit, comme dans toute bonne double négation, finit par se souvenir ! Alors s'en suit une métaphore filée sur cent pages, le cerveau comme une machine à laver, le liquide encéphale comme de la javel, les neurones comme des grains de sable, et allez donc, le ressac des vagues, l'infini aller-retour, tout y passe ! La petite fille se met alors en connexion avec son grand père communiste - et oui c'est l'occasion de faire 15 pages de politique - puis avec sa tante Catho de gauche - L'occasion de régler ses comptes avec tout ceux qu'il croit encore choquer. Car ça doit le faire jouir de choquer le bourgeois. Mais mon vieux, le bourgeois est si facile à choquer ! Tu en es encore là PGD ! A choquer ton propre lecteur qui te lit uniquement pour s'encanailler, pour se faire un petit frisson le dimanche sous son porche de sa maison d'Etretat !

Alors oui, je l'entends déjà venir, je vais passer pour le réac de service, que je ne comprends pas sa plume, sa rage, son iconoclastie ! Que je suis un vendu, un vieux schnock qui ne jure que par Balzac ! Oui, dans ces colonnes, je parle littérature, et PGD est tout sauf de la littérature. Il est un produit de son temps. Et, en cette rentrée littéraire, il y a bien mieux à lire que PGD. J'en veux pour preuve, chers lecteurs, un petit site underground trouvé par hasard, et qui démontre bien que l'écriture se trouve partout et nulle part à la fois: <http://lacavedessots.fr/latelier-decriture>.

Antoine.

- Marie, tu peux m'aider ? Je cherche un livre pour l'anniversaire de ma belle-mère

- J'ai pas bien d'idée .Regarde donc le Digest de la Critique , ils ont parfois de bons conseils .

- OK .Je vais aller voir leur site sur Internet .

Voyons voir .

Science-fiction ? Non .La science-fiction c'est qu'elle est encore vivante

Histoire ? Politique ? Policier ? Non plus

Ah ça y est, *Romans*, je vais trouver mon bonheur.

Houellebecq, Modiano, Musso, c'est un peu bateau .Tiens, Pierre-Germain Dabraville, qu'est ce qu'ils en disent de celui-là ?

Le Pommadin

« Poncifs sur les récifs »

La Terre

« PGD vise le Goncourt ou le Renaudot, il devient favori pour le prix Danledos«

Le Tortillard

« PGD se noie dans des intrigues hurluberluesques »

Le Palmipède

« C'est toujours marée basse »

Charlot Jeudi

« A nous aussi elles nous les brisent »

Super, en plus c'est pas cher .Ma belle-mère va être ravie.

Yves

Alester 10

Resumé

L'histoire se passe en Bretagne. Dans un village au bord de la mer. Gilberte vit un amour inépuisable et sans histoire avec Harbrot.

Pierre Yves de Barque dans ce village et rencontre Gilberte au cours d'une promenade au bord de la mer, deux regards se croisent. Que se passe-t-il? Les vagues de sa vie et de la mer se suivent toujours par se briser. Comment va-t-il finir cette histoire? Gilberte doit faire sa paix entre Harbrot et Pierre Yves.

Pierre Germain de Bredouffe a publié un précédent aux éditions Harbrot "L'été demain... part elle... ou pas!" à 250.000 exemplaires

critique

Pierre Germain de Brandauff est le
 romancier branché du moment. Il
 aime transgresser les règles morales
 du mondeillerie. Dans ces romans,
 pour certains c'est un casuiste exceptionnel
 et pour d'autres c'est un casuiste de
 second ordre. Vous vous jugez
 une idée par vous-même en lisant
 ces livres. Je vous conseille de les lire
 car tout au long de l'histoire vous
 ne pouvez voir que c'est la fin. Quel
 dessin. C'est en tournant la dernière
 page que vous connaissez la fin de
 l'histoire

Marie-Pierre